

Université de Nantes

Licence de Philosophie

Année universitaire 2012-2013

Dominique TABUTAUD

Nature et formes de la sympathie

*Contribution à l'étude
des lois de la vie affective*

MAX SCHELER

Traduit de l'allemand par M. LEFEBVRE

Paris, Payot et Rivages, 2003

Séminaire de philosophie morale et politique

« La relation à autrui »

dirigé par Patrick LANG

Table des matières

Remarques sur le mémoire	2
Définitions	3
Présentation de l'auteur : Max SCHELER (1874-1928)	4
Introduction	4
Première partie : La participation affective	5
Chapitre 1 : La morale dite de la sympathie	5
Chapitre 2 : Classification des phénomènes de la sympathie	6
Chapitre 3 : Théories génétiques de la sympathie	14
Conclusion	19

Remarques sur le mémoire

1. Les mots ou expressions en italique dans le texte de SCHELER, sont reproduits en italique dans ce mémoire.
2. Notes sur les références au texte objet du présent mémoire
Forme des références : (p.xx m/n) ;
p.xx = Numéro de page de l'édition Payot & Rivages (2003) ; ISBN 2-228-89710-8
m/n = position par rapport au haut de la page. Ex : 1/3 = premier tiers ; 1/2 = mi-hauteur de page ; 3/3 troisième tiers de page.
3. À des fins pédagogiques, nous avons compilé quelques définitions (liste non exhaustive).

Définitions

Compatir :

Compatir c'est souffrir de la souffrance d'autrui « en tant que d'autrui » (p.101 2/3).

Compréhension affective :

La « *compréhension affective* » est le premier élément constitutif de la sympathie. Il consiste à comprendre, à revivre, à re-éprouver, les sentiments d'autrui (p.60 3/3).

Contagion affective :

Imitation des mouvements d'expression, caractérisée par toute absence de compréhension réciproque, suscitant secondairement chez les hommes et les animaux des sentiments, tendances et intentions semblables (p.59 3/3).

Le sentiment-contagion d'autrui est éprouvé non « comme étant d'autrui », mais comme appartenant à la personne ayant subi la contagion et n'est rattaché à l'expérience interne d'autrui qu'au point de vue de sa provenance causale (p.101 3/3).

Fusion affective :

Il s'agit de la fusion affective de notre *moi* avec le *moi* d'un autre individu. C'est un cas extrême de contagion affective, parce que 1° mon *moi* s'approprie inconsciemment un processus circonscrit dans, et appartenant à autrui, et 2° il s'y produit une identification complète et involontaire entre mon *moi* et un *moi* étranger. (p.69 3/3)

Génétiq ue (théorie) :

La théorie génétique soutient que l'idée, le sentiment, la faculté, etc., auxquels elle s'applique peuvent être engendrés par synthèse à partir d'éléments qui ne la contiennent pas déjà. (LALANDE 1926 & 1996)

Intuition projective

L'intuition projective veut expliquer les attitudes par lesquelles nous concevons, nous comprenons, nous revivons au sens de « reproduire affectivement » ce qui arrive aux autres et leurs états affectifs.

Participation affective (*das Mitgefühl*) :

Etat dans lequel nous nous trouvons lorsque nous partageons la joie ou la souffrance des autres. C'est-à-dire processus à la faveur desquels les sentiments éprouvés par les autres nous apparaissent comme directement « intelligibles ». (p.47 1/2)

Reproduction affective :

Capacité à « revivre les sentiments » d'autrui. Adam SMITH cité par Antonia BIRNBAUM (p.11 1/3).

Sphère vitale :

Sphère de la maladie, de la santé, de la fatigue, de la vigueur, des processus vitaux en général.

Sympathie (p.109 3/3) :

Le phénomène de la véritable sympathie consiste en la capacité de ressentir les états affectifs des autres et d'y compatir vraiment, par exemple, de jouir de leur joie, sans pour cela devenir joyeux nous-mêmes.

Présentation de l'auteur : Max SCHELER (1874-1928)

Philosophe allemand, né à Munich. Après des études de médecine, il se tourne vers la philosophie. Il a régénéré la grande tradition philosophique en la soumettant à l'épreuve de la pensée critique de son époque dominée par les maîtres du soupçon : Marx, Nietzsche et Freud. Il s'intéresse de près à la méthode phénoménologique qu'il n'abandonnera jamais totalement. Sa philosophie est habituellement divisée en deux périodes de production. La première, jusqu'en 1922, reflète son adhésion au catholicisme, alors que la seconde de 1922 à sa mort traduit l'intérêt qu'il porte aux problèmes historiques, sociologiques et politiques de son temps. Ses œuvres maîtresses sont :

- *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs* (1913)
- *De l'éternel dans l'homme* (1921).
- *Nature et formes de la sympathie* (2^e édition de 1923), sur laquelle porte ce mémoire.

Introduction

L'objectif de SCHELER dans les trois premiers chapitres de l'ouvrage est :

1. de rectifier la position des philosophes anglais, qui réduisaient leur description des phénomènes de sympathie à un examen purement empirique et génétique en négligeant

le point de vue phénoménologique et descriptif, dans la perspective de fonder une morale sur la sympathie. (p.38 1/2),

2. de réfuter la théorie de la projection par intuition affective et la théorie mécaniste de la vie, lesquelles prétendaient : « qu'il n'existe pas de différence ontique, essentielle, objective entre ce qui est mort et ce qui est vivant » et prétendaient aussi à « l'illusion de l'existence d'une différence ontique entre êtres vivants et objets inanimés » (p.41 1/3).

Première partie : La participation affective (*das Mitgefühl*)

SCHELER définit la participation affective comme l'état dans lequel nous nous trouvons lorsque nous partageons la joie ou la souffrance des autres, c'est-à-dire les processus à la faveur desquels les sentiments éprouvés par les autres nous apparaissent comme directement « intelligibles ». (p.47 1/2).

Chapitre 1 : La morale dite de la sympathie

SCHELER commence par exposer les raisons pour lesquelles une morale qui considère la sympathie comme la valeur morale la plus haute, et donc qui proposerait de fonder sur la sympathie toute conduite morale, ne correspond jamais exactement aux faits de la vie morale.

1. En effet, accepter de fonder une morale sur la sympathie équivaut à renverser l'ordre des termes fondateurs de la morale. Une morale qui régit les rapports de soi à autrui, doit être fondée sur la valeur de l'être, sur le mode de comportement de l'homme en tant que personne. Vouloir fonder la morale sur la sympathie, c'est la fonder sur un sentiment affectif spontané, résultant d'une expérience interne à soi. On ne peut moralement partager par sympathie la joie d'autrui, que dans la mesure où cette joie est moralement qualifiée.

Contrairement à la sympathie qui est par principe, dans ses manifestations, indifférente à la valeur, l'amour du prochain est par essence même, imprégné de valeur morale. Il me fait souffrir à la vue de la joie cruelle éprouvée par mon prochain.

2. Valeur du jugement moral et sympathie :

SCHELER s'élève contre l'idée fautive selon laquelle formuler un jugement moral serait impossible sans être fondé sur la sympathie. Pour preuve, les jugements à connotation négative que nous portons sur nous-mêmes lorsque nous exprimons des remords, des repentirs ou lorsque nous sommes soumis aux tourments de notre conscience. Il en est de même pour nos auto-appréciations élogieuses. Seul Adam SMITH pensait qu'il pouvait en être comme ci-dessus, en considérant que chacun puisse s'auto-juger avec sympathie, en endossant « les yeux d'un spectateur impartial » qui éprouverait de la sympathie dans son jugement à l'égard de l'autre soi-même.

Même si SCHELER convient que les jugements que nous formulons sur nous-mêmes se ressentent fortement de l'attitude des autres et cite à l'appui l'aveu de culpabilité des sorcières au Moyen-Âge, il réfute la thèse d'Adam SMITH selon laquelle le caractère universel du jugement des autres suffirait à établir la culpabilité. En effet pour SCHELER « notre conscience ne reconnaît pas la toute-puissance de la société » (p.51 2/3) et en outre, un être totalement dépourvu de conscience, qui se ferait passer pour non coupable aux yeux des autres serait alors « vraiment innocent alors qu'en réalité il est loin de l'être ».

3. Enfin la morale de la sympathie contrevient à la « loi préférentielle évidente » selon laquelle, tout fait moral étant égal par ailleurs, les actes spontanés, mus par l'amour, sont préférables aux actes réactifs mus par la sympathie.

En conclusion du chapitre 1, une morale qui fonde sur la sympathie toute conduite morale, ne correspond jamais exactement aux faits de la vie morale.

Chapitre 2 : Classification des phénomènes de la sympathie

La réfutation de la théorie de l'intuition projective (*Einfühlung*) :

La théorie de l'intuition projective veut expliquer les attitudes par lesquelles nous concevons, nous comprenons, nous revivons au sens de « reproduire affectivement » ce qui arrive aux autres et leurs états affectifs. Elle commet une erreur en renversant l'ordre des phénomènes : en présupposant que la sympathie préexistante est la cause de l'acquisition de la connaissance des souffrances d'autrui. SCHELER pointe le caractère erroné de cette théorie en citant l'exemple du visage de l'enfant qui crie, que chacun

peut observer différemment, en tant que partie du corps, ou en tant que moyen d'expression de faim ou de douleur, sans pour autant que l'observateur éprouve une quelconque compassion. Cet exemple permet de conclure que la connaissance et la compréhension de ce qu'éprouve autrui précède la compassion et la sympathie. Compassion et sympathie ne servent ni à me rendre compte de l'existence des états d'âme d'autrui et encore moins de l'existence d'autres *moi* (p.54 1/3). L'exemple du romancier qui revit les événements d'autrui sans qu'il soit nécessaire qu'il éprouve la moindre sympathie pour ses personnages vient renforcer la contradiction de la théorie de l'intuition projective.

De la révélation du *moi* d'autrui et des sentiments qu'il éprouve :

La perception et la compréhension du *moi* d'autrui et des sentiments qu'il éprouve n'est le résultat ni d'une analogie, ni de l'intuition projective ni d'un penchant à *l'imitation* (p.56 1/3). Les expériences intimes et les sentiments d'autrui ne nous sont révélés que dans et par ses phénomènes d'expression, c'est-à-dire non pas par connaissance raisonnée, mais par une « perception immédiate originaire et primitive » du corps d'autrui. La rougeur est le signe de la pudeur et le rire celui de la joie. Le corps d'autrui considéré comme lieu d'expression de ses expériences internes et de ses sentiments intimes, nous permet d'avoir la « perception interne » d'autrui (p.57 1/3).

La « contagion affective » :

Comprendre et éprouver sont deux choses différentes. Je peux « éprouver quelque chose d'analogue » à ce qu'éprouve une personne, sans que je comprenne pour autant ce qui se passe en moi et *a fortiori* en elle. Inversement je peux comprendre l'angoisse mortelle d'un homme qui se noie sans rien éprouver qui ressemble à cette angoisse. La théorie de l'imitation de Theodor LIPPS « est en opposition avec le fait phénoménologique que comprendre un fait interne et l'éprouver réellement sont deux choses différentes » (p.59 1/2). La théorie de l'imitation ne se rapporte point à ce qui est de « comprendre » les sentiments d'autrui, mais à son contraire la « *contagion affective* » qui n'est qu'imitation des mouvements d'expression, caractérisée par toute absence de compréhension réciproque, suscitant secondairement chez les hommes et les animaux des sentiments, tendances et intentions semblables (p.59 3/3). Cet état est à

l'origine des mouvements grégaires chez les animaux, mus par la peur. La contagion affective est d'autant plus pure que l'individu est moins conscient qu'il la subit.

En conclusion la réfutation de la théorie de la projection intuitive et de celle de l'imitation de LIPPS procure à SCHELER l'occasion de nous donner une idée de ce qu'est la « *compréhension affective* » (p.60 3/3).

La « *compréhension affective* » :

Elle est le premier élément constitutif de la sympathie. Il consiste à comprendre, à revivre, à ré-éprouver, les sentiments d'autrui. Quant à la sympathie elle-même, elle se décline selon quatre modalités : (p.61 1/3)

- 1° Le partage immédiat, direct de la souffrance de quelqu'un,
- 2° Le fait de « prendre part » à la joie ou à la souffrance de quelqu'un,
- 3° La simple contagion affective,
- 4° La véritable fusion affective.

1° Le partage immédiat, direct de la souffrance de quelqu'un :

C'est une forme supérieure de la sympathie (p.61 3/3). SCHELER part de l'exemple de la souffrance des parents devant le cadavre de leur enfant aimé. Le père et la mère éprouvent en commun la même souffrance. Il ne s'agit pas de deux souffrances identiques éprouvées par chacun, mais d'une souffrance commune dont le partage est immédiat, direct et sans aucune intellection. Aucun n'a une idée concrète de la souffrance de l'autre. On notera que contrairement à l'usage habituel, le renversement du sens du mot partage, qui acquiert le « caractère positif » d'épreuve commune.

Ils subissent en commun non seulement la même situation du point de vue de la qualité et de sa valeur (cause), mais aussi la même réaction émotionnelle à cette situation (effet). SCHELER distingue clairement la *souffrance psychique* (intérieure) qui seule est l'objet de partage immédiat dans cette forme supérieure de la sympathie, de la *douleur* physique, qui ne se partage pas et qui ne peut provoquer que de la compassion ou de la pitié. Le partage immédiat, direct, de la souffrance de quelqu'un est une forme supérieure de la sympathie qui ne relève pas des catégories affectives *sensuelles* (sensations affectives). Quelqu'un peut se réjouir à la vue d'un plaisir sensible exprimé par autrui, mais il ne peut éprouver ce plaisir lui-même.

2° Le fait de « prendre part » à la joie ou à la souffrance de quelqu'un :

C'est le cas de l'ami qui se joint aux parents pour « prendre part » à leur douleur. C'est une forme de sympathie qui implique *l'intention* de ressentir la souffrance (ou la joie) qui accompagne les faits psychiques d'autrui. C'est une intention qui se réalise en tant que sentiment. Elle n'est pas une action résultant d'un jugement fondé sur des représentations, mais l'ami « pense la souffrance d'autrui » en tant que fonction affective. C'est sur l'objet de cet « acte de compréhension intérieure » — pris dans le sens d'embrasser, de prendre avec soi — que porte la sympathie.

Contrairement au cas précédent dans lequel souffrance et sympathie étaient indifférenciées dans l'immédiateté du partage, la sympathie de l'ami est un fait phénoménologiquement différent de la souffrance des parents, parce que médiatisé par un acte de compréhension intérieure.

En conclusion, SCHELER considère comme des formes distinctes de sympathie, les deux modalités précédentes. La seconde modalité, la sympathie de l'ami, est la plus haute forme de la sympathie parce qu'elle implique *une intention*, celle de ressentir la souffrance qui accompagne les faits psychiques d'autrui.

La « contagion affective » que SCHELER décrit comme troisième modalité est considérée comme « totalement différente de la sympathie ». Contrairement au titre donné au chapitre « Classification des phénomènes de la sympathie », SCHELER traitera, sous les modalités 3 et 4, de formes de relation à autrui où la sympathie est absente.

3° La simple contagion affective :

Afin de définir la contagion affective, SCHELER commence par préciser la distinction fondamentale établie auparavant entre :

1° Le partage immédiat, direct de la souffrance de quelqu'un, et

2° Le fait de « prendre part » à la joie ou à la souffrance de quelqu'un.

Dans le partage immédiat, la sympathie ne fait qu'un avec la fonction qui consiste à revivre, à éprouver ce que ressent autrui, alors que dans la modalité 2 de l'ami, la sympathie se révèle dans deux fonctions nettement séparées : la représentation affective d'une part et la participation affective d'autre part.

À l'appui de son propos, SCHELER détaille les cas de cruauté et de brutalité (p.63 2/3 & p.64 1/3) qui montrent que la participation affective peut exister sans sympathie :

Sujet	Représentation affective	Participation affective
Sujet ami	Sensibilité à la souffrance	Participation de fait à la souffrance = Sympathie
Sujet cruel	Sensibilité à la souffrance	Perversion de la participation : = Jouissance cruelle + Joie à torturer autrui => Augmentation jouissance cruelle
Sujet brutal	Sensibilité à la souffrance	Inaptitude à participation
Sujet malade	Insensibilité	Sans objet

La contagion affective n'est aucunement une forme de sympathie parce la participation affective y fait totalement défaut. La position de SCHELER diffère totalement de celle des positivistes qui assimilent la contagion affective à une forme de sympathie (Spencer).

Plusieurs exemples servent à cerner la contagion affective :

La gaîté d'une fête dans une brasserie est contagieuse (comme une maladie) (p.64 2/3) : Elle se transmet immédiatement à la personne qui entre, mais la manière dont celle-ci participe de la gaîté générale diffère totalement du « partage immédiat et direct » (modalité 1) et du fait de « prendre part » (modalité 2).

Il en est de même de la contagion du rire auquel succombent les jeunes enfants (p.64 3/3), ou de la contagion du ton plaintif des vieilles femmes.

Ces exemples montrent qu'il n'y a ni *intention affective* à l'égard de la joie ou de la souffrance d'autrui, ni participation à ses expériences internes. La contagion affective est une contagion entre états affectifs et ne suppose aucune connaissance de la joie d'autrui. Ce n'est qu'à la suite d'une induction et d'un raisonnement causal *a posteriori* que l'on se rend compte de ses origines.

La contagion affective peut aussi se produire à partir des qualités de certains sentiments que nous rattachons à des contextes extrahumains tels la gaieté d'un paysage printanier ou la tristesse d'un jour de pluie.

La contagion affective collective :

La contagion affective collective se caractérise par un processus de contagion qui revient toujours à son point de départ après amplification des sentiments et contagion cumulative du voisinage selon le schéma suivant :

1. Excitation collective
2. Mouvement émotionnel collectif
3. La masse agit sans tenir compte des individus et peut accomplir des actes dont aucun individu n'aurait voulu.

« C'est le processus de la contagion lui-même qui produit des fins et des buts situés au-delà des intentions de chacun des individus qui composent la masse » (p.66 1/2).

Utilisation volontaire de la contagion affective (p.67 1/3) :

La contagion affective est involontaire et inconsciente, mais elle peut être utilisée consciemment comme moyen pour (par exemple) éliminer les idées noires, en se mêlant volontairement dans une joyeuse société, non pas pour partager, par sympathie, la joie des autres, mais uniquement pour atténuer notre propre tristesse.

Inversement, afin d'éviter l'angoisse par contagion affective d'atmosphère lugubres, nous évitons les rassemblements tristes (nous faisons en sorte que la tristesse reste en dehors de la sphère de nos expériences internes).

SCHELER dénonce la confusion des positivistes tels SPENCER, et aussi DARWIN pour partie, qui « prétendent déduire la sympathie de la conscience grégaire et des mœurs des animaux supérieurs, chez lesquels la fusion entre la sympathie et la contagion affective forme un fait en rapport avec leur constitution même ». (p.68 1/2)

Compassion, pitié et contagion affective (p.69 1/2) :

Contrairement à la position de NIETZSCHE, qui confond compassion et contagion affective, SCHELER montre que la pitié ne peut qu'être absente de la contagion par la souffrance, sinon cette souffrance ne serait plus celle d'autrui, mais deviendrait mienne. La compassion permet dans le cas de contagion affective par la souffrance, de s'y soustraire « en compatissant à la souffrance d'autrui, "en tant que d'autrui" ». De même,

il suffit de revivre un ancien événement douloureux, pour se débarrasser de ce poids, à la différence de la pitié qui « est un multiplicateur de misère » (par contagion).

4° La véritable fusion affective :

Il s'agit de la fusion affective de notre *moi* avec le *moi* d'un autre individu. C'est un cas limite de celui de la contagion affective, parce que (p.69 3/3) :

- 1° mon *moi* s'approprie inconsciemment un processus circonscrit dans, et appartenant à autrui,
- 2° il s'y produit une identification complète et involontaire entre mon *moi* et un *moi* étranger.

Pour SCHELER il existe des cas de fusion affective pour lesquels l'identification peut durer parfois pendant des périodes entières de la vie. Ces cas se présentent sous deux formes (p.70 3/3) :

- La fusion affective idiopathique,
- La fusion affective hétéropathique.

a) La fusion affective idiopathique (du grec *idios* = propre à soi, personnel) :

Le *moi* étranger est absorbé et assimilé par mon *moi*. Le *moi* d'autrui est dépouillé de toute individualité, de toute autonomie, de tout comportement, manière d'être.

b) La fusion affective hétéropathique (du grec *heteros* = autre) :

Mon *moi* est attiré, captivé par un *moi* étranger qui prend la place de mon *moi* formel et y substitue toutes ses attitudes à celles de mon *moi*. Je ne vis plus en moi, mais dans et par l'autre.

Dans les deux cas, l'identification est totale par contagion affective :

- soit active par mon moi (idiopathique),
- soit passive par le moi d'autrui (hétéropathique).

Un minimum de « fusion affective non spécifiée » est nécessaire pour l'intuition d'un être vivant en tant qu'être vivant, et c'est sur la base de cette primitive intuition des êtres extérieurs que s'édifient :

- la « reproduction affective » la plus élémentaire,
- la « sympathie » non moins élémentaire, et
- la « compréhension spirituelle ».

Chez l'homme civilisé, la capacité instinctive de « fusion affective » avec un grand nombre d'espèces animales s'est intellectualisée et a restreint son objet « aux structures les plus générales des autres êtres vivants ». (p.91 2/3) & (p.91 3/3).

Dans l'évolution de l'humanité, le passage de l'homme de l'état primitif à celui de civilisé s'est accompagné :

- du gain de l'entendement, mais aussi
- de la perte de la faculté de fusion affective de l'animal,
- de la perte de beaucoup de ses instincts,
- de la perte du sens du religieux et du transcendant (p.92 1/2).

Ces constats amènent SCHELER à analyser ce qui constitue la base sociale des grands groupes humains. Chaque groupe, de par ses facultés spécifiques de connaissance, est indispensable. Ainsi il s'oppose à ceux qui considèrent le « mâle civilisé, voire l'Européen mâle civilisé », comme le sommet de l'évolution universelle de l'humanité (p.93 1/2).

Les phases d'évolution ne doivent pas se faire au détriment de facultés antérieures, au profit des nouvelles, mais les intégrer harmonieusement car « le développement n'est pas seulement progrès ; il est toujours et en même temps décadence » (p.93 3/3).

SCHELER formule sa position : seule la fusion affective sur le terrain vital et sur le terrain spirituel, seul l'art de comprendre les autres conceptions du monde, nous libérera de nos œillères, qui limitent l'étendue de notre connaissance (p.94 1/3).

SCHELER tire deux enseignements des cas de « fusion affective » qui précèdent :

1. La reproduction affective et la sympathie sont incompatibles avec la fusion affective et l'identification véritable (p.94 1/2).

2. Dans la structure spirituelle psycho-physique de l'homme, le point précis où se localise la « fusion affective », est à mi-chemin entre :

- la « conscience du corps » qui comprend toutes les sensations organiques et localisées, et
- le côté noétique, spirituel de la personnalité, qui est le « centre de toute activité intentionnelle supérieure » (p.94 2/2)

Ces deux lieux n'appartiennent en propre qu'à chaque homme. C'est pourquoi aucune fusion n'est susceptible de s'y produire.

Conclusion de l'examen des cas de fusion affective :

1. Toutes les fusions affectives véritables :

- se produisent de manière automatique, non volontaire,
- obéissent à une « causalité vitale » qui diffère :
 - de la motivation finaliste et rationnelle, et
 - de la causalité mécaniste.

2. Les fusions affectives ne se produisent que lorsque les sphères les plus importantes de la conscience humaine sont vides (p.98 1/3) :

- La sphère noétique : esprit et raison,
- La sphère somatique (du grec *sôma* = le corps) : sensations et sentiments sensoriels.

3. Les fusions affectives requièrent en outre le renoncement (p.98 1/2) :

- à l'individualité de l'homme,
- à sa dignité spirituelle.

4. La plongée de l'homme dans le sentiment et le comportement primitif de la foule, peut exprimer sa tendance à l'*héroïsation*, mais aussi sa tendance à l'*abêtissement* de sa personne spirituelle. Il renonce alors à l'amour et à l'affirmation de soi-même, à son instinct de conservation et à son épanouissement personnel (p.99 2/3). Pour preuve SCHELER cite la Première Guerre mondiale. Il en va de même dans le cas « des foules révolutionnaires qui offrent, dans leurs mouvements, des états de griserie collective dans lesquels le *moi* corporel et le *moi* spirituel se fondent et disparaissent dans le mouvement vital et passionné de la collectivité une et indivisible ». (p.100 2/3)

Chapitre 3 : Théories génétiques de la sympathie

La théorie génétique soutient que l'idée, le sentiment, la faculté, etc., auxquels elle s'applique peuvent être engendrés par synthèse à partir d'éléments qui ne la contiennent pas déjà. (LALANDE 1926 &1996)

SCHELER commence par rappeler la distinction entre la compassion et la fusion affective. Compatir c'est souffrir de la souffrance d'autrui « en tant que d'autrui » (p.101 2/3). Le sentiment-contagion d'autrui est éprouvé non « comme étant d'autrui »,

mais comme appartenant à la personne ayant subi la contagion et n'est rattaché à l'expérience interne d'autrui qu'au point de vue de sa provenance causale (p.101 3/3).

Tradition et relation à autrui :

La tradition est un transfert d'expérience internes (idées, mobiles actions) qui se distingue de :

- La communication,
- l'enseignement,
- l'imitation consciente.

Je formule le même jugement qu'autrui sans savoir qu'il formule ce jugement. Cela crée une complicité entre moi et autrui qui efface toute distinction. Par conséquent, il n'y a pas de différence entre l'acte de compréhension du jugement d'autrui et l'acte de mon propre jugement (p.102 1/2). La tradition me pousse à des réactions, que je considère (à tort) comme miennes propres et provoquées uniquement par la nature de l'objet (p.102 3/3). Je la conçois comme passé alors qu'elle exerce ainsi une contrainte actuelle, qui m'est inconsciente. Par ce processus, se transmettent dans les groupes familiaux de la sympathie ou de l'antipathie, des attitudes, des manières d'être ou des valeurs.

La tradition est donc une contagion affective interindividuelle dans le temps, à laquelle font défaut :

- la reproduction de l'expérience interne d'autrui,
- la conscience qu'il ne s'agit que d'un simple sentiment communiqué.

La « piété » n'est pas tradition parce qu'elle implique une certaine compréhension consciente du passé et une attitude de sympathie. Nous sommes conscients que l'objet de notre sentiment de piété est étranger et extérieur. Sympathie et piété diffèrent totalement de la tradition (p.103 3/3).

Conclusion :

Pour SCHELER toute théorie qui méconnaît la distinction phénoménologique entre le processus de la pitié, le fait de la souffrance d'autrui, et l'orientation de la pitié vers la souffrance, est une théorie incapable d'apprécier la valeur morale de la sympathie (p.105 1/2). Or ces théories sont très nombreuses et SCHELER va en critiquer quelques-unes.

Premier exemple d'une théorie de la sympathie, moralement erronée :

Celle qui consiste à prendre le *moi* pour critère d'appréciation. « Que serait-ce si pareille chose m'arrivait ? ». Cette philosophie de la sympathie commet une double erreur :

1. L'individuation des *moi* : Ce qui est bon /mauvais pour moi ne l'est pas forcément pour autrui.
2. Erreur fondamentale sur le sens de la sympathie : le critère fondamental de cette philosophie est mon *moi*. Or la véritable sympathie inclut la nature et l'individualité d'autrui, la participation à la joie/souffrance, en autrui. Ma sympathie est en rapport direct avec l'être d'autrui.

Une telle conception exclut que la sympathie puisse avoir une valeur morale, car elle peut se résumer/caricaturer par la formule lapidaire de SCHELER : « Prends garde de ne pas considérer la souffrance d'autrui comme ta propre souffrance et de ne pas dépenser ton énergie à vouloir l'écarter. » (p.108 1/3)

Deuxième exemple d'une théorie fautive de la sympathie, celle de NIETZSCHE : (p.108 2/3)

Le sentiment éprouvé ressemble à de la sympathie, mais il est tout le contraire. Nous avons conscience de la souffrance d'autrui et cette idée nous est douloureuse. L'intention de notre sentiment est tournée non point vers la souffrance d'autrui, mais vers notre propre réaction douloureuse.

Au plan des actions :

1. Nous ne voulons côtoyer que des personnes joyeuses.
2. Nous essayons de soulager la souffrance d'autrui (moyen) pour éliminer la pénibilité que nous ressentons (fin).
3. Nous accédons à la demande d'un solliciteur pour nous débarrasser de sa présence qui nous incommode.

Dans une telle conception, la (pseudo-)sympathie n'a pas de valeur morale, parce que c'est nous-mêmes et non point autrui que nous cherchons à soulager (p.108 3/3).

Les deux exemples ci-dessus montrent que la pitié et la véritable participation sympathique à la joie d'autrui, ne sont jamais des états affectifs ayant pour objet la personne même qui les éprouve. (p.109 1/3)

Puis SCHELER distingue la fonction affective et l'état affectif, ce qui permet d'introduire une définition claire et concise de la sympathie (p.109 1/2) :

La fonction affective et l'état affectif :

Souffrir en tant que fonction n'est pas la même chose que la souffrance en tant qu'état ; de même que l'aptitude à souffrir, à se réjouir et à jouir (*fonction*) n'est pas du tout la même chose que la sensibilité à la douleur ou au plaisir sensuel (*état*).

Définition de la véritable sympathie (p.109 3/3) :

Le phénomène de la véritable sympathie consiste en la capacité de ressentir les états affectifs des autres et d'y compatir vraiment, et en ce que nous soyons à même de jouir de leur joie, sans pour cela devenir joyeux nous-mêmes.

Puis SCHELER s'appesantit sur des perversions de la sympathie (cas des vaniteux et du parasite psychique) :

Les vaniteux, esclaves de l'opinion, ne vivent que pour l'approbation apparente d'autrui et, pour ce faire, plongent leur vie psychique dans celle des autres, au point de n'être plus eux-mêmes, et de se cacher à eux-mêmes totalement leur *moi*. Il en va de même du « *parasite psychique* », qui vit aux dépens du *moi* d'un autre homme, qu'il parasite, parce qu'il est conscient de son propre vide et de sa nullité psychique.

Tous ces cas n'ont rien à voir avec la « sympathie véritable » car ils ne satisfont pas les conditions de cette dernière.

Conditions de la sympathie : (p.113 3/3)

1. La conscience de mon *moi*.
2. Le sentiment du *moi*.
3. La conscience de la distance qui sépare mon *moi* de celui d'autrui.

Sans un certain sentiment du *moi* et de sa propre valeur, la vie vraiment morale est inconcevable et impossible.

Les cas précités, même s'ils peuvent donner parfois l'impression de se sacrifier, ce n'est qu'apparence, car il leur manque la principale chose que l'on puisse vraiment sacrifier : une vie qui leur appartienne en propre ; une vie qui soit bien à eux. (p.114 1/3)

SCHELER termine le chapitre 3 par une critique des théories génétiques de la sympathie : Elles font l'erreur de croire qu'elles peuvent rendre intelligible la sympathie :

- soit par la tendance à la reproduction de sentiments analogues (LIPPS),

- soit par imitation de mouvement d'expression.

La théorie de l'intuition projective (ou empathie) de LIPPS

Selon la théorie de l'intuition projective de LIPPS, la sympathie reproduit en nous les sentiments d'autrui. Mais la reproduction de ma propre joie/souffrance ne peut manifester la véritable sympathie positive qui consiste à s'abstraire de soi-même, à se dépasser pour se mettre en présence d'autrui et de son état psychique individuel. (p.117 3/3)

La sympathie telle que la conçoit LIPPS ne pourrait se manifester que si nous avons eu antérieurement des expériences analogues (états psychologiques). Ce fait est en contradiction avec la véritable sympathie, celle qui, quoique nous ne l'ayons jamais éprouvée, nous fait comprendre l'angoisse de la mort d'autrui, et y compatir.

Universalité d'accès au sentiment vital (p.121 3/3) :

Les sentiments psychiques et surtout les sentiments spirituels sont ceux qui nous sont les plus accessibles, que nous comprenons le plus facilement et qui s'offrent le plus directement à notre sympathie, indépendamment de notre expérience personnelle (p.121 2/3). Exemple de la « tristesse de Jésus à Gethsémani », à laquelle ont compati les hommes de tout temps.

La sympathie – comprendre, revivre, partager les états affectifs d'autrui et leur échelle de valeurs – élargit notre propre vie, l'élève au-dessus du cadre étroit de nos expériences réelles, et donc enrichit notre vie. Cette libération s'applique aussi à la compréhension affective du monde, maintenant et aux époques antérieures, contrairement à la prison que constitue la théorie de LIPPS. (p.121 3/3)

La théorie de LIPPS est une prison temporelle dans l'espace des sentiments :

Elle exclurait des situations telles que la conversion de Bouddha. Élevé dans la richesse, la vue de la maladie et de la pauvreté l'a converti par un phénomène de sympathie. (p.123 2/3)

SCHELER termine le chapitre 3 par la variabilité temporelle de notre sensibilité aux excitations extérieures et en déduit que la fonction dévolue à la sympathie est indépendante des états provoqués par ces excitations extérieures. (p.123 3/3 & p.124)

Conclusion

Les trois premiers chapitres, objets du présent exposé, ont permis à SCHELER d'exposer sa psychologie génétique et descriptive de l'individu et de l'espèce, et sa description de « l'identification affective » comme forme la plus primitive des phénomènes de sympathie. Il a mis en évidence l'importance des phénomènes de sympathie pour la sociologie et la psychologie sociale. Et surtout il a revitalisé « la fonction gnoséologique de la sympathie », pour la connaissance des phénomènes de la vie organique et des sciences historiques et morales, fonction qui avait été éliminée par les conceptions mécanistes de la biologie et par la théorie de la projection par intuition affective. (Introduction, p.40 3/3)